

« Prouver autre chose, » c'est changer l'état de la question. Rien n'est plus fréquent dans les controverses philosophiques ou scientifiques et dans tous les genres de discussions. Le matérialisme veut-il prouver que l'esprit n'est qu'un effet de l'organisme physique, il confond l'idée de condition avec l'idée de cause et prouve que l'esprit dépend du corps pour toutes ses manifestations extérieures. Un théologien veut-il établir la vérité d'une doctrine religieuse, il constate qu'elle existe depuis des siècles, qu'elle est pleine de poésie et qu'elle a suffi jusqu'ici à tous les besoins de l'humanité. Un orateur veut-il réfuter son adversaire, il lui prête quelque absurdité en donnant une autre signification aux termes de la proposition. Nous avons vu des exemples remarquables de ce paralogisme à propos du dilemme rétorisif. Mais on ne changerait pas l'état de la question, si la thèse qu'on démontre était évidemment équivalente ou connexe avec celle qu'il faut démontrer, sauf à justifier cette connexité.

« Prouver trop peu » c'est démontrer une partie de la thèse et non toute la thèse. La démonstration alors n'est pas précisément à côté de la question, mais elle est trop faible ou trop étroite. S'il s'agissait de prouver qu'un projet, par exemple la direction des aérostats, est impossible à réaliser, ce ne serait pas assez de prouver que l'entreprise est très difficile et très dangereuse, il faudrait ajouter que les difficultés sont insurmontables. Pour établir un fait, il ne suffit pas de prouver qu'il est possible; pour le rejeter, il ne suffit pas d'affirmer qu'on ne l'a pas observé. Il en est de même des doctrines. On ne réfute pas une théorie, en alléguant qu'on ne l'a pas comprise et qu'elle est incompréhensible. C'est ainsi que raisonnent les positivistes au sujet de la métaphysique, de Dieu, de l'idéal. Pour comprendre certaines vérités, il faut s'astreindre à une étude régulière et méthodique.

« Prouver trop » c'est vouloir démontrer plus que la thèse, c'est prendre des prémisses trop étendues qui enveloppent non seulement la thèse, mais encore d'autres conséquences, dont quelques-unes sont manifestement fausses.

La démonstration en ce cas est trop large et ne vaut rien, parce que l'erreur qui est cachée dans la conclusion peut aussi bien porter sur la thèse que sur les autres propositions qu'on déduit des prémisses. « Qui nimium probat nihil probat. » Soit la thèse « la peine de mort est juste. » Si l'on s'appuie sur cet argument « tout ce qui inspire une crainte salutaire aux futurs délinquants est juste, » on manque le but, le raisonnement est sans force. Car l'argument fait abstraction de la personnalité du coupable, de la nature morale de la peine, et n'a égard qu'aux innocents qui seraient tentés de commettre des crimes; or si l'argument est exact dans ces termes absolus, on en déduira, outre la justification de la peine capitale, l'apologie de la torture, de l'inquisition et de tous les abus de la force dans les États despotiques. Mais le paralogisme disparaît quand les prémisses, quoique trop étendues pour la thèse, ne contiennent que des conséquences certaines : la thèse alors est prouvée avec les autres conséquences et peut même être démontrée *à fortiori*. Ce n'est pas mal raisonner que de marcher pour démontrer la possibilité du mouvement; car si le mouvement est réel il est à plus forte raison possible. Un accusé se défend de la même manière quand il prouve par un alibi qu'il lui a été impossible de perpétrer le délit qu'on lui impute.

2. La seconde classe de paralogismes comprend tous les raisonnements désignés sous le nom de pétition de principe, *petitio principii* : « Incertum per incertum vel incertius probare. » L'argument peut être incertain de trois manières, soit qu'on fasse un cercle en prenant pour prémisses la thèse même qu'il faut démontrer, soit qu'on se fonde sur un principe qui n'est lui-même qu'une conséquence de la thèse, soit qu'on tombe dans toute autre erreur matérielle non dénommée.

Le cercle vicieux consiste à démontrer la question par la question sous une autre forme : « Idem per idem probare. » C'est ainsi que les positivistes démontrent que rien n'est absolu, parce que tout est relatif, que rien n'est infini, parce que tout est déterminé, et les matérialistes, que l'âme n'existe pas, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens. La démonstration

tration est proprement circulaire, δι' ἀλλήλων, *diallèle*, quand on prouve la thèse par l'argument et l'argument par la thèse. C'est ainsi que certains théologiens établissent la révélation par les miracles et les miracles par la révélation. M. Mill lui-même fait un cercle quand il accuse le syllogisme d'être une pétition de principe : le syllogisme suppose des propositions générales; or les propositions générales ne sont que le résumé des cas particuliers, et la conclusion est un de ces cas. Pourquoi n'existe-t-il pas de propositions générales, indépendantes de l'expérience? Parce que nous n'avons pas d'autre source de connaissances que l'observation et que l'observation ne porte que sur des faits. Et pourquoi n'avons-nous qu'une seule source de connaissances? Parce que nous ne connaissons que les faits.

Le paralogisme qu'on appelle ὑστερον πρότερον consiste à poser en principe une proposition qui ne pourrait se démontrer que par la thèse, c'est à dire à prendre la conséquence pour le principe. Telle est la démonstration de la liberté morale par la responsabilité, lorsqu'on n'a pas soin de faire observer que la responsabilité est un fait de sens commun admis dans toutes les législations et toujours proportionné au degré de la liberté. Tel est aussi le vice caché dans toutes les prétendues preuves en faveur de l'existence de Dieu. On s'appuie sur le principe de causalité, sur l'ordre physique ou moral, pour en déduire l'existence de Dieu, tandis que l'ordre universel et la valeur objective du principe de causalité ne peuvent eux-mêmes être légitimés aux yeux de la raison que comme déductions de l'existence de Dieu. Toute démonstration du principe premier des choses est nécessairement une pétition de principe, puisque le premier principe est celui-là même qui ne peut être déduit d'aucun autre.

La troisième espèce de pétition de principe est celle qui accepte pour prémisses une *hypothèse* quelconque indépendante de la thèse. Le raisonnement alors peut être parfaitement conforme aux lois formelles de la pensée, mais il repose sur une erreur matérielle ou tout au moins sur une vérité qui aurait elle-même besoin d'une démonstration. Tous les

« sophismes matériels » indiqués par Aristote appartiennent à cette espèce. Tantôt on prend pour cause ce qui n'est pas cause, ce qui est simplement condition, moyen ou instrument, coïncidence ou succession, par exemple, quand on attribue à la lune rousse une influence pernicieuse sur la végétation, ou quand on regarde l'instruction et la civilisation comme la source des crimes; tantôt on confond le relatif avec l'absolu ou le contingent avec le nécessaire, on donne comme vrai à tous égards ce qui n'est vrai qu'à certains égards, on ne voit qu'un détail, et l'on se figure que le tout est égal à la partie. Il y a autant de paralogismes de cette sorte qu'il y a de formes possibles de l'erreur. Quelques-uns des arguments captieux inventés par les anciens sont de la même famille. Tel est le Cornu. « Ce qu'on n'a pas perdu, on l'a encore; or tu n'as pas perdu de cornes : donc tu en as. » Il en est de même des paralogismes signalés par Locke. L'« argumentum ad hominem, » qui s'étaie des antécédents ou des aveux de l'adversaire; l'« argumentum ad verendum, » qui invoque une autorité respectable à l'appui d'une assertion contestable, et l'« argumentum ad ignorantiam, » qui tient pour certain ce que la partie adverse ne sait pas réfuter, sont des formules diverses d'un même argument : il s'agit toujours de faire appel au cœur, aux sentiments de vanité, de vénération ou de modestie, en matière scientifique, il s'agit de profiter des faiblesses d'autrui pour faire accepter comme vrai ce qui est douteux : pétition de principe (1). Le « progrès à l'infini » ou la recherche indéfinie des causes est aussi un argument à l'ignorance vis-à-vis de ceux qui ne reconnaissent pas de cause première; c'est une erreur matérielle pour ceux qui sont certains de l'existence de Dieu.

L'idée de cause est le texte le plus fréquent des paralogismes de ce genre et le thème favori de la sophistique et du scepticisme. De là le dicton « post hoc, ergo propter hoc. » Si l'apparition d'une comète est suivie d'une calamité publique, l'astre sera responsable du fléau. Aristote avait signalé

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain* liv. IV, ch. xvii.

déjà le sophisme de cause non cause, « fallacia non causæ ut causæ » et prévu les abus qu'on ferait de cette notion. Un exemple remarquable s'en trouve dans la légende des Échéneïdes, qui ont passé depuis l'antiquité pour arrêter les navires, comme l'attestent leurs noms : Echeneis, Naucrates, Remora, Arrête-nefs. Plutarque dans ses Propos de table s'exprime judicieusement à ce sujet. Beaucoup d'événements se suivent qui sont réputés causes et ne le sont pourtant pas. Il y a sans doute une même cause qui retarde le navire et qui engage le petit poisson Remora à s'y attacher. Ce sont les plantes marines amassées autour de la quille qui l'attirent et qui ralentissent en même temps la marche du vaisseau. Cette explication, dit un savant, n'est peut-être pas suffisante, mais on y trouve un utile avertissement touchant le soin qu'il faut apporter à ne pas prendre de simples coïncidences pour de véritables relations de cause à effet (1).

3. La troisième et dernière classe de paralogismes comprend tous ceux qui contiennent quelque *vice de raisonnement*. Ici encore il y a trois espèces principales, selon que la violation des règles du syllogisme consiste dans l'indétermination des termes, dans le défaut d'enchaînement des propositions ou dans l'étendue de la conclusion qui dépasse les prémisses.

Le défaut d'enchaînement des propositions révèle une *lacune* ou un *saut* dans l'argumentation. C'est d'ordinaire le terme moyen qui fait défaut, sans qu'on le puisse passer sous silence. Tel est le raisonnement par lequel on voudrait démontrer que tout est fatal dans le monde, parce que toute activité est soumise à des lois et que les lois sont nécessaires. Il faudrait prouver que cette nécessité s'applique aux esprits aussi bien qu'à la matière. Tel est à un degré plus éminent encore le raisonnement de quelques matérialistes contre l'existence de Dieu. M. Büchner, après avoir posé en principe que la force est une propriété de la matière, se demande quelle est la conséquence de cette notion. « Que ceux qui parlent d'une force créatrice qui aurait créé le monde d'elle-

(1) *Annuaire scientifique* de P. P. Dehérain, Paris, 1863.

même ou de rien, ignorent le premier et le plus simple principe de l'étude de la nature basée sur la philosophie et sur l'empirisme. » Ainsi Dieu n'existe pas, telle est bien la pensée de l'auteur, parce qu'il n'y a pas dans le domaine de la nature de force séparée de la matière. On oublie de démontrer que la nature embrasse tout ce qui est, que Dieu, s'il existait, ne serait qu'une force, une force pure, une force de même espèce que celles qu'on observe dans la matière, que cette force ne pourrait exister que si elle créait le monde et ne pourrait créer le monde que dans le temps. Le saut est un peu brusque.

Un exemple ingénieux du même cas est offert par le célèbre sophisme de Zénon d'Elée, intitulé l'Achille et destiné à démontrer l'impossibilité du mouvement. « Achille aux pieds légers ne pourra jamais atteindre une tortue qui a une avance sur lui, quelque petite qu'elle soit. Si l'un est au point A et l'autre au point S, quand le héros arrivera au point S, la tortue n'y sera plus, elle sera un peu plus loin, au point S', et lorsque Achille aura franchi cette distance, la tortue aura de nouveau gagné quelques pas et sera parvenue au point S'', et ainsi de suite. Il y aura donc toujours quelque distance entre les deux rivaux. » Ce raisonnement est parfait dans la forme et se fonde sur une notion exacte de la divisibilité à l'infini de l'espace; mais il a une lacune, il ne tient aucun compte du temps. Le mouvement se compose de temps et d'espace. Si l'on fait abstraction du temps, il est certain qu'il reste toujours une différence entre deux points qui se rapprochent ou deux nombres qui décroissent d'après une proportion constante, par exemple, entre 20 et 1, entre 1 et 1/20, entre 1/20 et 1/400, en supposant que la raison soit 20. Mais si les mouvements s'accomplissent dans le temps avec des vitesses inégales, il viendra nécessairement un moment où Achille arrivera à la station d'où la tortue n'est pas encore partie. C'est le problème des courriers qui figure dans tous les traités élémentaires d'arithmétique et d'algèbre.

Nous avons vu que « prouver trop » est un paralogisme, parce qu'on sort de la question : la conclusion alors n'est pas adéquate à la thèse et l'argument est trop étendu. Il ne faut

pas confondre ce cas avec celui qui consisté à *trop conclure*, où la conclusion est à son tour trop étendue pour les prémisses. Tantôt l'erreur était matérielle, maintenant elle est formelle. La conclusion serait valable pour une partie ou une espèce, mais on la généralise outre mesure, on l'applique au genre entier, sans respecter les limites de l'observation. C'est pourquoi les raisonnements d'induction et d'analogie, qui concluent à un principe général en partant d'un certain nombre de cas observés, ne sauraient être des démonstrations, quels que soient leur mérite et leur valeur comme hypothèses. On conclut trop aussi quand on passe sans transition de l'existence subjective à l'existence objective, de l'apparence à la réalité, de la non-manifestation à l'impossibilité de la vie, ou des conditions actuelles aux conditions passées et futures, aux conditions absolues de l'activité des êtres. De ce que l'esprit, par exemple, ne se manifeste pas au dehors dès la naissance, avant l'usage de la parole, pendant le sommeil, la défaillance, ou dans l'extrême vieillesse, rien n'autorise à conclure qu'il n'existe pas; de ce que nous cessons de l'observer en dehors des limites de la vie actuelle, il ne s'ensuit pas qu'il faille rejeter une vie future ou même une vie antérieure; de ce qu'il n'est pas aujourd'hui en rapport immédiat avec la nature ni avec d'autres esprits, il ne faut pas inférer que tout rapport immédiat est impossible pour les êtres raisonnables soit sur un autre globe, soit à un autre degré de culture spirituelle sur la terre.

L'*indétermination des termes* est un genre de paralogismes connu de tout temps. Les quiproquo, les calembours, tous les jeux de mots en font partie. Les « sophismes formels » énumérés par Aristote en sont les espèces principales. Ils consistent dans l'homonymie, dans l'équivoque, dans la confusion des accents, dans le double sens résultant de la construction ou de l'abus des mots, dans le passage du sens divisé au sens composé et réciproquement. Les oracles et les prophéties roulent le plus souvent sur des expressions de ce genre, qui soient susceptibles de diverses interprétations. Beaucoup d'arguments captieux inventés par les anciens procèdent de la même source, c'est à dire de l'indé-

termination des termes. Tels sont entre autres le Crocodile, le Sorite, le Chauve, le menteur, le Masqué. Nous connaissons les deux premiers : l'un repose sur le double sens des mots « dire la vérité, » l'autre sur le vague du mot « monceau. » Le Chauve n'est qu'une variante du Sorite : « Celui qui possède tous ses cheveux est-il chauve? non. Et s'il en a perdu un? non. S'il en a deux de moins? non. Et s'il n'en a plus? oui. C'est donc la différence d'un cheveu qui rend l'homme chauve. » Le menteur, que nous avons mis au nombre des sorites, ressemble au Crocodile; le raisonnement serait parfait si Épiménide était une espèce du genre crétois. Cicéron donne à cet argument une autre forme qui lui enlève le caractère de paralogisme : « Si tu dis que tu mens et que tu dises vrai, tu mens. Or tu dis que tu mens et tu dis vrai : donc tu mens. » Il n'y a là rien d'inexact au fond : un menteur peut dire la vérité une fois ou deux et peut reconnaître son défaut; rien ne s'oppose par conséquent à ce qu'il dise vrai en avouant qu'il ment. Le Masqué est un argument à l'ignorance développé sur le thème du mot « connaître » : « Tu connais bien ton père? oui. Connais-tu cet homme masqué qui est devant toi? non. Eh bien, c'est là ton père. Tu ne connais donc pas ton père (1). »

CHAPITRE II

LE SYSTÈME

Le système est à la science ce que la forme est au fond, ce que la définition, la division et la démonstration sont à nos connaissances particulières. La science doit se formuler en système ou s'exprimer sous une forme systématique. C'est sous cette condition seulement qu'elle est achevée dans son

(1) Bachmann, *System der Logik*, § 346-391.